

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nicolas Dickner, Pierre Gobeil, Richard Dallaire

Hugues Corriveau

Number 135, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62267ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2009). Review of [Nicolas Dickner, Pierre Gobeil, Richard Dallaire]. *Lettres québécoises*, (135), 22–23.

☆☆ 1/2

Nicolas Dickner, *Tarmac*, Québec, Alto, 2009, 280 p., 23,95 \$.

La pureté des amours adolescentes



NICOLAS DICKNER

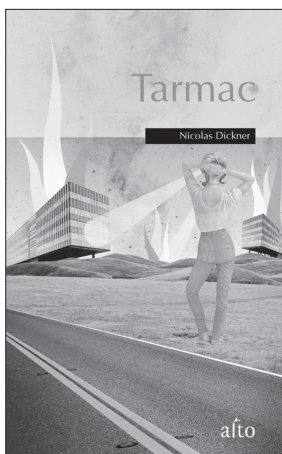
« Je resterai sage, tu n'as rien à craindre, tu peux venir coucher avec moi dans mon sac de couchage ! » Cette réplique n'existe pas dans *Tarmac*, second roman très attendu de Nicolas Dickner, mais elle aurait bien pu être dite par Michel Bauermann, dit Mikey, qui entretient un amour platonique, jusqu'à l'insignifiance, avec Hope Randall, qui a une obsession bien plus prenante que le sexe, à savoir découvrir quand aura lieu la fin du monde. Obsession qui hante chaque membre de la famille Randall depuis des générations.

UNE PETITE MALADIE

Avant d'essayer de dire du bien de ce roman, j'ajouterai que Nicolas Dickner souffre d'une maladie chronique dans ce roman-ci, soit la « redondite » ! Les deux protagonistes se rencontrent dans un stade municipal, ils y retourneront bien sûr ; mais c'est leur retour dans le sous-sol familial (dit le *bunker*) qui devient lancinant, car ils y répètent les mêmes gestes, y regardent la télé, s'intéressent à tout et à rien ; de même, quand la mère de Hope trouvera un emploi à l'Ophir, on y retourne, et retourne, et retourne. Bref, non seulement l'obsession pour la fin du monde de Hope hante-t-elle jusqu'à plus soif les pages décousues de ce roman *cartoon*, mais les allusions à la réalité historique du moment se répètent itou jusqu'à donner le tournis. On a dit beaucoup de bien de cette réalité fin de siècle dans ce roman. Soit, ce livre traduit les lieux de vie comme les obsessions d'une partie de la génération dicknérienne, mais bon, il ne s'agit pas d'avoir l'intelligence de l'Histoire pour la bien intégrer dans une narration.

DEUXIÈME PETITE MALADIE

« L'abandonnite », aussi grave que la première, a atteint notre auteur d'une curieuse façon. Ainsi nous entraîne-t-il à aimer les deux héros de son histoire, tant leurs manies et intérêts sont fondamentalement bien incarnés, mais pour mieux les abandonner au troisième tiers du récit. Tout convergeait pour que nous suivions l'évolution d'un faux couple, saintement amoureux... et puis, bing-bang, voici notre Hope qui a vu l'annonce d'un livre écrit par un gourou au sujet de la fin du monde. Elle part à New York pour le rencontrer, sinon trouver son adresse. On a perdu sa trace, mais on veut bien lui donner l'œuvre complète du maître, ce qui ne l'intéresse pas. Elle réussit à trouver une piste qui la mène à Seattle et à Tokyo, où elle le rencontre, lui qui ne lui dit rien d'intéressant et qui disparaît dans une toilette sèche (mais vraiment, se volatilise), au beau milieu d'un stade municipal.



LES INVRAISEMBLANCES QUI TUENT

Bref, le magique ne fonctionne plus. On se désintéresse du sort de ces humains d'exception à cause des invraisemblances. D'autant que, des années plus tard, Mikey cherchera à retrouver Hope, elle qui n'est plus jamais revenue du Japon. Il ne la trouve pas, mais elle si. Par magie encore, à Montréal (alors qu'elle l'avait quitté à Rivière-du-Loup). Elle lui envoie et son adresse et un sachet de serviettes sanitaires vide (elle qui n'avait jamais été menstruée). Vous me suivez ? Non ? Ça n'a aucune importance puisqu'il s'agit d'un roman impressionniste et plein d'esbroufe, qui cherche à décrire un temps, un mode de vie, une attitude générationnelle en faisant fi de toute logique.

LE STYLE

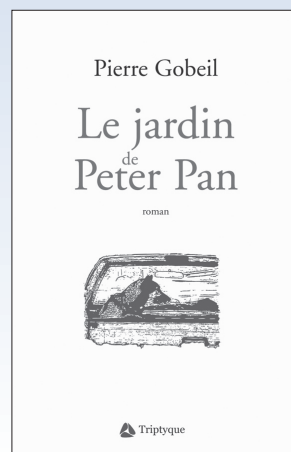
Reste le style, évidemment, qui est plein de joie, de joyeuseté et de joliesse. On continue, comme nous l'avions fait pour *Nikolski*, à trouver l'auteur bien habile, extrêmement doué pour l'humour et une certaine distanciation. Tout cela est bien fringant, et la fin du monde, l'apocalypse dont il est abondamment question ici, trouve à soulever le propos jusqu'à des dimensions forcément philosophiques. Le regard de Dickner sur le monde actuel a quelque chose de tellement désenchanté que même l'humour dont il fait preuve n'atténue pas le cynisme sous-jacent. Il ne fait aucun doute que Dickner est un excellent écrivain, mais qui nous offre ici quelque chose d'un peu trop brouillon pour que nous y adhérons totalement.

☆☆ 1/2

Pierre Gobeil, *Le jardin de Peter Pan*, Montréal, Triptyque, 2009, 104 p., 17 \$.

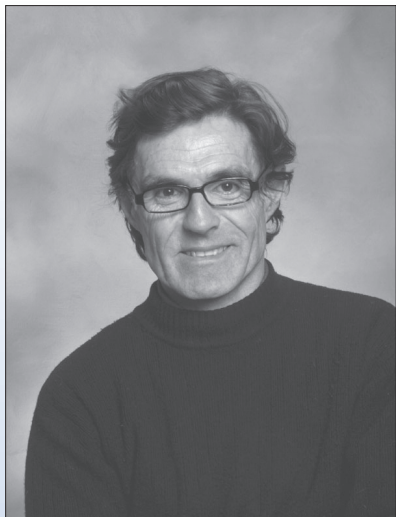
La vaste étendue des îles

Je me suis ennuyé ferme à la lecture du *Jardin de Peter Pan* de Pierre Gobeil, ce faux roman, plutôt proche du journal intime, qui dérive de nostalgie en cliché, qui superpose en nappes phréatiques tout ce qui peut se dire de banal et de convenu sur un milieu insulaire, et pire sur les Îles-de-la-Madeleine en particulier. Papa Peter Pan vient d'avoir un bébé qu'il appelle Pout, du nom du fils de Cham, donc du petit-fils de Noé. L'eau n'est pas loin, comme on voit.



IMAGES D'ÉPINAL ?

C'est que le narrateur cherche à confronter le passé et le présent de ces îles qui le hantent, rencontrant ceux et celles qui lui diront peut-être le pourquoi de sa quête. Riche personnage qui peut se permettre quelques pérégrinations chagrines, il rencontre, comme il se doit, des iliens et iliennes, que ce soit Liam ou l'Indienne ou Maurice, évoque l'écho de l'épouse lointaine, Bénédicte, et les sorties en mer, et les beautés convenues du lieu, et l'hiver assassin, et les incendies, et tout et rien. On dérive littéralement dans ce récit qui tient bien mal son cap et se partage entre descriptions, dialogues creux et lettres adressées à l'enfant de quatre ans.



PIERRE GOBEIL

UNE LANGUE POLICÉE

Bien sûr, bien sûr, comment ne pas reconnaître la belle plume classique de cet auteur ? Ses descriptions figées, léchées, sauveraient la mise si ce talent-là était mis au service d'un propos plus novateur.

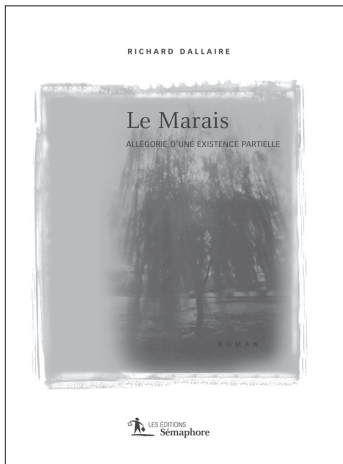
★ 1/2

Richard Dallaire, *Le marais* — *Allégorie d'une existence partielle*, Montréal, Sémaphore, 2009, 152 p., 17,95 \$.

La boue crasse du marais

Lieu inhabitable.

On aurait souhaité que Richard Dallaire rende hommage à Marie Redonnet qui, dès 1986, faisait paraître aux Éditions de Minuit un roman, *Splendid Hôtel*, qui joue exactement de la même image de départ, à savoir une habitation construite au bord d'un marais envahissant. Redonnet écrit : « Le Splendid n'est plus ce qu'il était depuis la mort de grand-mère. Il faut sans arrêt déboucher les sanitaires. Les papiers se décolent des murs à cause de l'humidité. Le Splendid Hôtel est construit sur une nappe d'eau souterraine. C'est la faute de grand-mère. Personne



À trop vouloir décoller son propos de la réalité, on en vient parfois à se perdre en jouant son va-tout du côté surréaliste. Pour parvenir à l'éclat, il faut contenir très serré son propos, ce qui hélas ! n'est pas le cas ici, alors qu'on nous parle d'un homme en train littéralement de se décomposer en cadavre pestilentiel, préoccupé par la naissance d'un enfant sous un cabanon et qu'éduque la saule, qui rencontre une luciole amoureuse, qui doit sauver sa maison de la décrépitude.

n'avait jamais construit un hôtel en bordure du marais. » (p. 9) Et à la fin du roman : « Quand on est dans l'hôtel, on sent l'odeur du marais. C'est parce que les poutres ne joignent plus et qu'il y a de l'air qui passe entre les planches. » (p. 124) Dallaire commence ainsi son roman : « Sa maison prenait racine au milieu des eaux du chagrin. Plantée dans un marécage de terre boueuse. [...] Au fond de la cour, un étang. Une odeur humide et terreuse de compost fraîchement brassé émanait des lieux. » (p. 11) Il ne faut pas sauter trop vite aux conclusions ! Il ne s'agit aucunement d'un plagiat, entendons-nous bien. Mais la parenté dans l'idée de départ surprend. Qu'on se le tienne pour dit : les deux romans, dès cette parenté soulignée, vont chacun différemment. Dallaire va entrer de plain-pied dans le cloaque, en faire l'essence vitale de son propos alors que, chez Redonnet, le marais tient lieu d'irritant et de préoccupation quant à l'avenir des

femmes qui vivent et dépendent de l'hôtel.

LES CLICHÉS !

Le roman de Dallaire réussit à nous intéresser, mais on ne peut passer sous silence sa propension excessive aux jeux de mots insignifiants dont cette « saule pleureuse impossible à consoler » qui tient dans le roman un rôle essentiel (tiens donc, n'entend-on pas ici l'écho d'une chanson populaire québécoise qui dit « Je suis un saule inconsolable/Le plus désemparé des arbres » chantée par Isabelle Boulay ?). Puisque nous y sommes, un autre écho mérite d'être sou-



RICHARD DALLAIRE

ligné : l'usage des livres qui bouchent les trous béants de la demeure ne sont pas sans évoquer la pièce *Les combustibles* d'Amélie Nothomb, pièce dans laquelle on dévie l'usage dévolu généralement aux livres qui servent de combustible, faute de bois.

ÉPARPILLEMENT

À trop vouloir décoller son propos de la réalité, on en vient parfois à se perdre en jouant son va-tout du côté surréaliste. Pour parvenir à l'éclat, il faut contenir très serré son propos, ce qui hélas ! n'est pas le cas ici, alors qu'on nous parle d'un homme en train littéralement de se décomposer en cadavre pestilentiel, préoccupé par la naissance d'un enfant sous un cabanon et qu'éduque la saule, qui rencontre une luciole amoureuse, qui doit sauver sa maison de la décrépitude. Cela sent très fort la métaphore du monde actuel qui détruit tout et qui laisse bien peu de place à la beauté. S'il faut souligner une écriture trépidante, on ne peut cacher par ailleurs une certaine exaspération.